

DOSSIER DE PRESSE – NOUVELLE PARUTION

*Villes enchantées*

Jean-François Staszak et Raphaël Pieroni (dir.)

Après *Monde enchanté*, découvrez *Villes enchantées* et faites de la géographie en chantant !

Ce livre porte sur la façon dont on chante la ville. Innombrables sont les chansons qui évoquent une ville ou un quartier urbain. Cet ouvrage collectif présente un large choix de ces chansons, très connues pour la plupart. Il montre ce qu'elles nous disent des villes : comment elle les décrit et les associe à des ambiances et des émotions. Car les chansons sont moins des reflets des villes évoquées que des témoignages plus ou moins personnels d'expériences et de rêves urbains, parfois très stéréotypés. Mais les tubes que nous connaissons et fredonnons tous déterminent aussi comment nous appréhendons les villes qu'ils évoquent, surtout si ce sont des villes où nous ne sommes pas allés. Finalement, les chansons participent de la fabrique urbaine, et cet ouvrage montre comment on peut faire de la géographie en chantant.

Une nouveauté Georg à découvrir sans tarder !



Pour commander l'ouvrage  
rendez-vous sur : [www.georg.ch](http://www.georg.ch)

## Les directeurs de l'ouvrage

### Jean-François Staszak

Né en 1965, il a fait ses études à Paris, où il soutient sa thèse en 1993. Il enseigne depuis 2004 au département de géographie de l'Université de Genève, dont il était directeur au moment où le projet collectif de livre *Monde enchanté* a été mis en place. Attentif aux questions de genre et aux enjeux postcoloniaux, il a travaillé sur le discours scientifique, la peinture, la photographie, la danse, le cinéma et l'urbanisme de façon à identifier et caractériser l'imaginaire géographique que ceux-ci (re)produisent. Ses travaux récents portent sur l'articulation de l'exotisme et de l'érotisme, aussi bien dans le domaine du cinéma que dans celui de l'urbanisme colonial et du tourisme, essentiellement en France, aux Etats-Unis et au Maghreb, et se situent souvent au carrefour de l'histoire, de la géographie culturelle et des études visuelles. Il a publié une quinzaine d'ouvrages.

### Raphaël Pieroni

Né en 1980, il a fait ses études à Neuchâtel puis à Genève, où il a soutenu sa thèse consacrée aux politiques nocturnes en 2017. Il travaille depuis au centre interdisciplinaire pour la transition des villes et des territoires (CITÉ) de la HES-SO Genève ainsi qu'au département de géographie de l'Université de Genève où il occupe un poste de collaborateur scientifique. Il s'intéresse aux dimensions spatiales des problèmes publics, en particulier ceux soulevés par la culture, le tourisme et la place des minorités en ville. Son approche de la géographie est culturelle et politique et se veut attentive aux enjeux postcoloniaux et de genre. Ses méthodes empruntent à l'anthropologie, aux études de la mobilité des politiques et aux études visuelles. Actif au sein de la scène nocturne genevoise et internationale, il est membre fondateur du Grand Conseil de la Nuit. Il a travaillé à plusieurs expositions et ouvrages collectifs.

## Table des matières

<b>Où est-il donc ?</b> 1926 (Fréhel) Jean-François Staszak	28
<b>Sweet Home Chicago</b> 1936 (Robert Johnson) Sandrine Billeau	30
<b>À Paris</b> 1946 (Yves Montand) Marie-Karine Schaub	32
<b>Revoir Paris</b> 1947 (Charles Trenet) Olivier Lazzarotti	34
<b>Rue de Lappe</b> 1950 (Mouloudji) Isabelle Lefort	36
<b>Mexico</b> 1951 (Luis Mariano) Elisabeth Dury	38
<b>Le Bois de Chaville</b> 1953 (Pierre Destailles) Bernard Elissalde	40
<b>I love Paris</b> 1953 (Lilo) Juliet Fall	42
<b>Le Jardin extraordinaire</b> 1957 (Charles Trenet) Jérôme Lageiste	44
<b>Il y avait une ville</b> 1958 (Claude Nougaro) Dominique Chevalier	46
<b>Le Poinçonneur des Lilas</b> 1958 (Serge Gainsbourg) Bernard Elissalde	48
<b>Alger, Alger</b> 1958 (Lili Boniche) Delphine Gardey	50
<b>Milord</b> 1959 (Edith Piaf) Tamara Espiñeira	52
<b>Comme à Ostende</b> 1960 (Léo Ferré) Guy Di Méo	54
<b>Les Enfants du Pirée</b> 1960 (Melina Mercouri) Maria Gravari-Barbas	56
<b>Ma Môme</b> 1960 (Jean Ferrat) Jean-François Staszak	58
<b>Roses blanches de Corfou</b> 1962 (Nana Mouskouri) Marylène Lieber	60
<b>Syracuse</b> 1963 (Henri Salvador) Guy Di Méo	62
<b>Nantes</b> 1964 (Barbara) Anne-Laure Amilhat Szary	64
<b>Gare de Lyon</b> 1964 (Barbara) Jean-François Staszak	66
<b>Dancing in the street</b> 1964 (Martha and The Vandellas) Jean-François Staszak	68
<b>La Montagne</b> 1965 (Jean Ferrat) Higor De Souza Carvalho	70
<b>New York USA</b> 1965 (Serge Gainsbourg) David Franck	72



<i>Il Ragazzo della via Gluck</i> 1966 (Adriano Celentano) Raphaël Pieroni	74
<i>Sitting on the dock of the Bay</i> 1967 (Otis Redding) Emily Cottingham	76
<i>Pata Pata</i> 1967 (Miriam Makeba) Pauline Guignard	78
<i>Les Loups sont entrés dans Paris</i> 1967 (Serge Reggiani) Isabelle Lefort	80
<i>La Chanson des jumelles</i> 1967 (Catherine Deneuve et Françoise Dorléac) Jean-François Staszak	82
<i>In the Ghetto</i> 1969 (Elvis Presley) Higor De Souza Carvalho	84
<i>Odessa</i> 1969 (Bee Gees) Juliet Fall	86
<i>Construção</i> 1971 (Chico Buarque) Hélène Blaszkiewicz	88
<i>Vienne</i> 1972 (Barbara) Arthur Bertucat et Pierre Stragiotti	90
<i>Le Petit jardin</i> 1972 (Jacques Dutronc) Philippe Charpentier et Georgeta Stoica	92
<i>San Francisco</i> 1972 (Maxime le Forestier) Christine Chivallon	94
<i>Comme un arbre</i> 1972 (Maxime le Forestier) Joëlle Salomon Cavin	96
<i>Smoke on the Water</i> 1972 (Deep Purple) Patrick Naef, Blaise Dupuis	98
<i>Marienbad</i> 1973 (Barbara) Yann Calberac	100
<i>Berlin</i> 1973 (Lou Reed) Jean-Michel Decroly	102
<i>Piano Man</i> 1973 (Billy Joel) Céline Vacchiani-Marcuzzo	104
<i>Bruxelles</i> 1974 (Dick Annegarn) Jean-Michel Decroly	106
<i>Je vais à Yaoundé</i> 1975 (André Marie Talla) Françoise Bahoken	108
<i>Amoureux de Paname</i> 1975 (Renaud) Nicolas Canova	110
<i>Saint-Etienne</i> 1975 (Bernard Lavilliers) Georges-Henry Laffont	112
<i>Je reviendrai à Montréal</i> 1976 (Robert Charlebois) Béatrice Collignon	114
<i>London's burning</i> 1977 (The Clash) Sophie Buhnik	116
<i>Orly</i> 1977 (Jacques Brel) Tamara Espiñeira	118





<b>Belfast</b> 1977 (Boney M!)	120
Juliet Fall	
<b>Le Loir et Cher</b> 1977 (Michel Delpech)	122
Cornelia Hummel	
<b>Venise n'est pas en Italie</b> 1977 (Serge Reggiani)	124
Marylène Lieber	
<b>Je vais à Rio</b> 1977 (Claude François)	126
Nicolas Leresche	
<b>Quand on arrive en ville</b> 1978 (Daniel Balavoine et Nanette Workman)	128
Brieuc Bisson, Pierre Turkovics	
<b>Monopolis</b> 1978 (France Gall)	130
Lionel Gauthier	
<b>London Calling</b> 1977 (The Clash)	132
Juliet Fall	
<b>Les Corons</b> 1982 (Pierre Bachelet)	134
Marie Benoit	
<b>Cendrillon</b> 1982 (Téléphone)	136
Dominique Chevalier	
<b>One Night in Bangkok</b> 1984 (Murray Head)	138
Béatrice Collignon	
<b>Macadam Massacre</b> 1984 (Bérurier noir)	140
Louca Lerch	
<b>Banlieue rouge</b> 1986 (Renaud)	142
Claire Fonticelli	
<b>Jerusalem</b> 1986 (Alpha Blondy)	144
Hervé Roquet	
<b>London</b> 1987 (The Smith)	146
Sophie Buhnik	
<b>Nougayork</b> 1987 (Claude Nougaro)	148
Victor Piganiol	
<b>English man in New York</b> 1987 (Sting)	150
Jean-François Staszak	
<b>Ainsi squattent-ils</b> 1989 (Bérurier Noir)	152
Baptiste Colin	
<b>Place des Grands Hommes</b> 1989 (Patrick Bruel)	154
Veronica Gomez Temesio	
<b>Streets of Philadelphia</b> 1993 (Bruce Springsteen)	156
David Giband, Nora Nafaa	
<b>Seven Seconds</b> 1994 (Youssou Ndour)	158
Jérôme Lombard	
<b>Bad Boyz de Marseille (part.2)</b> 1996 (Akhenaton, Fonky Family & Shurik'n)	160
Veronica Gomez-Temesio	
<b>Ali et Félix</b> 1997 (Bénabar)	162
Philippe Dugot	
<b>À Ostende</b> 1999 (Alain Bashung)	164
Elisabeth Dury	





<b>Rive gauche à Paris</b> 1999 (Alain Souchon) Jean-François Staszak	166
<b>Beaux dimanches</b> 2004 (Amadou & Mariam) Armelle Choplin	168
<b>Saint-Denis</b> 2006 (Grand corps malade) Anne-Laure Amilhat Szary	170
<b>Genève</b> 2007 (Marekage Street) Raphaël Pieroni	172
<b>Lyon presque</b> 2009 (Benjamin Biolay) Yann Calberac	174
<b>À Montréal</b> 2010 (Grand corps malade) Sylvie Paradis-Lelli	176
<b>Fenêtre sur rue</b> 2012 (Hugo TSR) Jean-François Staszak	178
<b>Les Princes</b> 2016 (MZ ft. Nekfeu) Pamela Gnaly	180
<b>City of stars</b> 2016 (Ryan Gosling et Emma Stone) Nicolas Leresche	182
<b>Paris métèque</b> 2017 (Gaël Faye) Claire Fonticelli	184
<b>La Pluie</b> 2017 (Orelsan ft. Stromae) Frédéric Tachon	186
<b>Jerusalem</b> 2019 (Nomcebo Zikode) Pauline Guignard	188
<b>Saigon</b> 2021 (George Ka) Marie Gibert-Flutre, Emmanuelle Peyvel	190
<b>Stay alive</b> 2020 (Mustafa) Samra Valmy	192
<b>Je suis Marseille</b> 2020 (13 Organisé) Victor Piganiol	194
<b>Bruxelles je t'aime</b> 2021 (Angèle) Marie-Laure Poulot	196

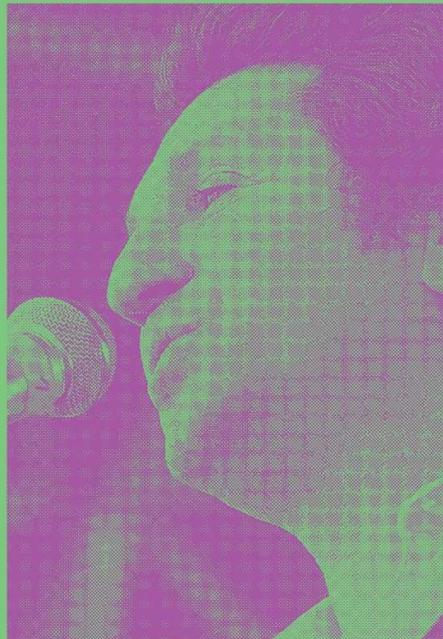


## Extraits



Paroles et musique : Francis Lemaire  
et Rudi Revil

Tous les sam'dis soir on alleit  
Comm'ça  
Dans un bal muesette pour danser  
Comm'ça  
Dans un vieux quartier fréquenté  
Comm'ça  
Par des danseurs de java  
Comm'ça  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Au temps joyeux  
Où les frappes où les frappes  
Etaient chez eux  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
En ce temps-là à petits pas on dansait la java.  
Les ju'l's portaient des casquettes sur leurs  
Cheveux gominés  
Avec de bell's rouffaquettes  
Qui descendaient jusqu'au nez.  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
C'était charmant,  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Mais plus prudent  
Rue de Lappe, rue de Lappe,  
Pour les enfants  
De les emm'ner ce soir-là au ciné,  
Plutôt que d'aller s'faire assassiner.  
CODA  
Passez la monnaie, passez la monnaie  
Et ça tournait, et plus ça tournait  
Et plus ça tournait, et plus ça tournait plus  
Ça coûtait  
Qu'est c'que ça coûtait, qu'est c'que ça coûtait  
Quelques tickets,  
Mais on n'les payait  
Mais on n'les payait presque jamais  
Ceux qui n'sortaient pas de Polytechnique  
Pour la politesse avaient leur technique  
Avec les gonzesses c'était à coups d'atriques  
Qu'li's discutaient politique  
Comm'ça  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
On rencontrait une frappe  
Une frappe qui revenait  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Pour respirer un peu d'air frais  
De ce bon vieux quartier  
Il laissait à la Guyane son bel ensemble rayé  
Pour cueillir le cœur d'ces dames comme



une poire au poirier.  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
C'était parfait,  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Oui mais oui mais  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Par les poulets un soir de rafle il se faisait  
Cueillir  
Pour la Guyane il devait repartir,  
CODA Passez la monnaie, passez la monnaie  
Et ça tournait, pendant qu'ça tournait  
Pendant qu'ça tournait on l'emmenait  
Et ça lui coûtait, et ça lui coûtait  
Quelques années mais il n'les faisait  
Mais il n'les faisait mais il n'les faisait presque  
Jamais  
Rue de Lappe, rue de Lappe  
Quand il rev'nait rue de Lappe  
Rue de Lappe, il recommençait.

## Rue de Lappe Mouloudji 1950



Les imaginaires urbains sont-ils inoxydables ? Paris - ville lumière, ville romantique de l'amour-toujours, ville un peu coquine des petites femmes (et du Moulin Rouge) reste bien cotée sur le marché des imaginaires. Les chansons du répertoire parisien, de Fréhel à Piaf, de Trenet à Gréco, partout dans le monde, traduites ou pas, disent la Seine et ses quais, Ménilmontant et les Champs, bref, Paris tout entier. Mais... que reste-t-il du Panama des Loulous, de la guinche et du musette, des fils d'Apaches qui jactaient argot, quand « les juifs portaient des casquettes sur leurs cheveux gominés / Avec de bell's rouflaquettes qui descendaient jusqu'au nez » ?

La java de la Rue de Lappe que compose Francis Lemarque en 1950, pose le décor et les personnages. Son imparfait être le temps et fabrique le mythe: « Tous les sam'dis soir on allait / Comm'ça / Dans un bal musette pour danser / Comm'ça / Dans un vieux quartier fréquenté / Comm'ça / Par des danseurs de java / Comm'ça ». Bel hommage au petit monde de son enfance, à ceux qui trimaient sérieux comme ceux qui s'arrangeaient avec le légal. Habiter entre Bastoche, République, Roquette et faubourg Saint-Antoine, c'était venir de loin pour gagner sa vie, voire simplement survivre. Bretons et Bougnats y côtoient Italiens et Ashkénazes. Loin des beaux quartiers, s'y pressent aussi de mauvais garçons venus de ces marges où la ville s'effiloche. « Au temps joyeux / Où les frappes où les frappes / Étaient chez eux / Rue de Lappe, rue de Lappe / En ce temps-là à petits pas on dansait la java ». La java, c'est vite des pauvres, dandine ses trois temps pour des corps à corps rapprochés, gâchette vissée et mains sur les fesses. Folklore parigot des corps emmené par l'auvergnate cabrette et l'accordéon transalpin, ces instruments d'émigrés qui, ensemble, ont fait rimer, intra-muros, musette avec guinguette. Prendre un peu de bon temps, et payer seulement quand on danse - « Passez la monnaie, passez la monnaie / Et ça tournait et plus ça tournait / Et plus ça tournait, et plus ça tournait plus ça coûtait / Qu'est c'que ça coûtait, qu'est c'que ça coûtait / Quelques tickets ». C'est ça, le succès du Balajo ouvert en 1937. « Mais comme on n'les payait presque jamais », la rixe suit

l'entourloupe. Parfois « On rencontrait une frappe / Une frappe qui revenait / Rue de Lappe, rue de Lappe / Pour respirer un peu d'air frais / De ce bon vieux quartier / Il laissait à la Guyane son bel ensemble rayé... ». Le ton monte et le drame de Casque d'or, lumineuse Signoret filmée par Becker en amante passionnée de Jo Mandà, Apache repentit bientôt guillotiné, n'est jamais bien loin. « Par les poulets un soir de rafle il se faisait cueillir ». Le musette et le milieu. Quand le Paris populaire aboutit le Paris louche, d'un balancement chaloupé qui en floute le drame comme les coups de ces marlous qui font la loi. « Ceux qui n'sortaient pas de Polytechnique / Pour la politesse avaient leur technique / Avec les gonzesses c'était à coups d'triques / Qu'ils discutaient politique ». On pouvait seriner, mais sur trois temps.

L'après-guerre peaufine le mythe du Paris populaire. L'Italien Reggiani, le Kabyle Mouloudji, les Ashkénazes Lemarque ou Ferrat, le Roumain Cosma, sans compter la Môme Piaf venue de la zone, ont écrit, chanté et mis en musique sa nostalgie: celle de leur jeunesse aussi, d'un temps perdu donc et... suspendu au panthéon des imaginaires. Le couple Gabin-Audiard en assura le succès sur pellicule. Un troisième âge resté souple trotte encore sur quelques javas, mais la Nouvelle Vague a balayé depuis longtemps la « qualité » du cinéma français d'après-guerre et la gentrification finit de nettoyer dans les coins les aubaines foncières d'un Paris « authentique » et « plein de charme » pour parler le dialecte immobilier. Les Garçons bouchers ou Les Têtes raides des années 80-90 ont bien redonné à l'accordéon toutes ses lettres de noblesse populaire et fabriqué de nouveaux alliages musicaux, poétiques et de critique sociale. Mais le marlou du milieu ne fait plus recette.

Par un tranquille après-midi, un guide-conférencier disserte devant la devanture défraîchie du Balajo, must un peu défait d'un Paris pour touristes que les nouveaux urbains du quartier côtoient, avec condescendance... Délicat de cultiver l'authentique quand il n'est pas d'équerre, ni avec la loi ni avec l'ordre.

Isabelle Lefort



London's burning!  
London's burning!

All across the town, all across the night  
Everybody's drivin' with full headlights!  
Black or white you turn it on, you face the new religion  
Everybody's sittin' round watching television

[Refrain]  
London's burning  
(With boredom now)  
London's burning  
(Dial nine nine nine nine nine)  
London's burning  
(With boredom now)  
London's burning  
(Dial nine nine nine nine nine)

I'm up and down the West way, in an' out the light  
What a great traffic system it's so bright  
I can't think of a better way to spend the night  
Then speedin' around underneath the yellow lights

[Refrain]

Now I'm in the subway and I'm looking for the flat  
This one leads to this block, this one leads to that  
The wind howls through the empty block  
lookin' for a home  
I run through the empty stone 'cause I'm all alone

[Refrain]

Here we go, here we go  
Here we go rocking down the West London motorway  
And on your left you'll see the tower blocks  
Built in 1963  
With hard cash payments from the GLC  
And over there you'll see Westbourne Park  
You don't wanna go there  
When it gets dark  
London's burnin'



Paroles et musique: Joe Strummer et Mick Jones



## London's burning The Clash 1977



Groupe légendaire du mouvement punk, The Clash est connu mondialement pour son album *London Calling* (1979). Le titre éponyme se réfère au signal d'annonce du service international de la radio BBC; il déploie une allégorie des affres d'une génération désenchantée dans un pays en récession, cédant à l'attrait des drogues et des métiers du secteur de la finance qui commencent à transformer Londres.

Or le premier opus du groupe, un parangon de rock révolté intitulé *The Clash*, contenait déjà une ode inversée à la Ville-Monde: «London's Burning!», comme l'entonnent en chœur les membres dès les premières secondes. Ils parodient ainsi une comptine chantée aux enfants après le Grand incendie de Londres en 1666, avec ce «nine, nine, nine» qui résonne tel un «na na na» insolent. Toutefois, là où *London Calling* entrevoit une apocalypse, il est ici plutôt question d'une société qui «brûle d'ennui»; mais quel numéro d'urgence pourrait lui venir en aide? En accord avec le thème de la rébellion au cœur de cet album, la vision incendiaire de Londres traduit aussi la relation tumultueuse du groupe avec cette métropole: crouset de rencontres avec des courants musicaux (reggae, ska...) dont The Clash tirera un son révolutionnaire, Londres est aussi le lieu d'une montée des inégalités et des discriminations, d'une expérience des squats, qui conforte l'engagement socialiste du chanteur Joe Strummer en particulier. Son combat pour la solidarité interraciale des opprimés se retrouve par ailleurs dans cette chanson: «que tu sois Noir ou Blanc, tu es happé devant la télévision par la religion du consumérisme, qui atteint tes velléités de protestation».

Contrastant avec la description brute de l'émeute qui fout le feu dans *White Riot*, autre titre de l'album, *London's Burning* évoque l'incandescence des phares de voitures, des feux de signalisation et des écrans, met à nu l'isolement du narrateur qui s'en retourne vers sa tour de logements. C'est une allusion à l'appartement où vécut Mick Jones de 1973 à 1980, au 18<sup>e</sup> étage d'une *tower block* érigée par le Grand Conseil de Londres (GLC) «en 1963». Pour marquer ce bruit urbain, Jones et

Strummer jouent des riffs pétillants, dont l'énergie semble néanmoins refoulée, ce qui se reflète dans la façon dont Jones passe d'accords puissants et fugaces à des notes tenues et des larsens acérés, accompagnant chaque phrase que Strummer expulse, sur une percussion binaire ininterrompue de Terry Chimes.

Le narrateur marche le long de l'autoroute Westway, célèbre pour sa congestion, en direction de Westbourne Park près de Notting Hill. Envahi par un sentiment de vacuité, ne sachant comment passer la nuit face à ce trafic dont il loue ironiquement l'efficacité, il prend de quoi «speeder» sous les lumières crues: de l'amphétamine sulfate, drogue alors très répandue au sein de la scène underground. Allant de pair avec cette dérive, la facture punk classique laisse place, à partir du troisième couplet, à un solo qui semble se battre avec les improvisations de Strummer.

The Clash a ainsi popularisé le trope des centres-villes occidentaux atteints par le déclin du modèle fordiste, en faisant un symbole d'aliénation contemporaine: souterrains qui invisibilisent les piétons (*Subway* en contexte britannique), tours de pierre en apparence vides, au travers desquelles s'engouffre le vent, espaces publics qu'on évite... Des formations ultérieures ont repris l'évocation des paysages marginalisés des centres anciens jusqu'à en faire un stéréotype punk et post-punk. Cependant, l'originalité et la puissance pérennes de *London's Burning* viennent du fait que ce rapport à l'urbain ne se limite pas à l'intérêt esthétique: la sensibilité aux rapports économiques qui ont guidé la planification d'infrastructures fonctionnalistes émaille le dernier couplet, avec la mention de l'argent investi par le GLC, important, mais faisant peu cas de la vie des habitants. Si The Clash n'a pu anticiper la gentrification de Londres, sa chanson s'est tragiquement réactualisée avec l'incendie de la tour Grenfell en 2017, au sud de la Westway, à l'ouest de Westbourne Park: les enquêtes mirent bien vite à jour des déficiences liées au choix de réduire les coûts au détriment des locataires de cette tour de 24 étages. *London's Burning again...*

Sophie Buhnik





Version originale (Afrique du Sud - 2019)

O wanitwa mos, O wanitwa mos  
Master Master KG  
O wanitwa mos  
Jerusalem khaya lami  
Ngilondoloz, Uhambe nami  
Zungangshiyi lana  
Jerusalem khaya lami  
Ngilondoloz, Uhambe nami  
Zungangshiyi lana  
Ndawo yami ayikho lana  
Mbuso wami awukho lana  
Ngilondoloz, Zuhambe nami  
Zuhambe nami  
Ndawo yami ayikho lana  
Mbuso wami awukho lana  
Ngilondoloz  
Zuhambe nami  
Ngilondoloz ngilondoloz ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Ngilondoloz ngilondoloz ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Ndawo yami ayikho lana  
Mbuso wami awukho lana  
Ngilondoloz, Zuhambe nami  
Ngilondoloz ngilondoloz ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Ngilondoloz ngilondoloz ngilondoloz  
Zungangshiyi lana

Reprise (Nigeria - 2020)

Jerusalem khaya lami  
Ngilondoloz,  
Uhambe nami  
Zungangshiyi lana  
Jerusalem khaya lami  
Ngilondoloz,  
Uhambe nami  
Zungangshiyi lana  
OlawaBurma  
I am not perfect ah  
Came from ruthless times  
As a juvenile  
Ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Look into my eyes  
See the pain and the sacrifice  
What goes on my mind  
Struggling to survive  
Ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Ndawo yami ayikho lana  
To ni ba ka me woro  
(woro)  
O di woro si woro  
(woro)

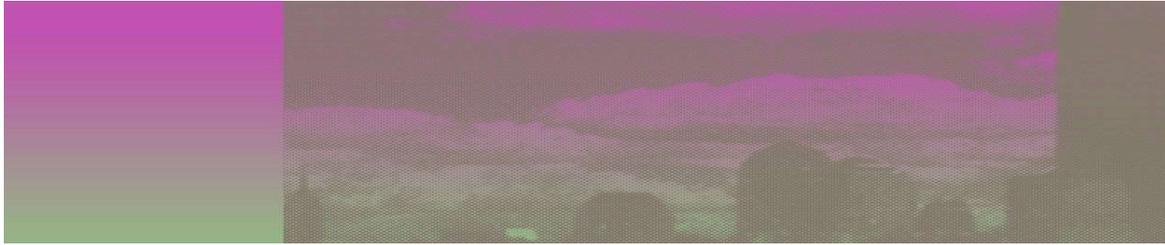
Emi won wa mi ni gbero  
(gbero)  
Toju koju o woro  
(woro)  
Me I no dey jioro  
(soro)  
Na to you see me solo  
(solo)  
Lati koro si gbero  
(gbero)  
Lati iko rodu o  
Ngilondoloz  
Ngilondoloz  
Ngilondoloz  
Zungangshiyi lana  
Ndawo yami ayikho lana  
Mbuso wami awukho lana  
Ngilondoloz  
Zuhambe nami  
Ndawo yami ayikho lana  
Mbuso wami awukho lana  
Ngilondoloz  
Zuhambe nami

Paroles et musique: Master KG et Nomcebo  
Zikode




Paroles et musique: Master KG, Nomcebo  
Zikode et Burma Boy



## Jerusalem Master KG 2019



Aussi étonnant que cela puisse paraître sur le plan géographique, j'ai découvert *Jerusalem* à Lagos. Ou plutôt, j'ai découvert la version nigériane de *Jerusalem*, à l'occasion d'une mission de terrain à Lagos en 2022 : je suis alors sang et eau sur cette chanson lors de cours de danse que je prenais le samedi matin dans le quartier chic d'Ikoyi. Le beat entraînant de cette dernière me portait dans l'effort mais avait aussi furieusement tendance à me rester en tête tout le week-end. À l'époque, je ne savais pas qu'il s'agissait d'une chanson sud-africaine.

Cette anecdote est symptomatique du parcours géographique et chorégraphique de cette chanson. *Jerusalem* est née en Afrique du Sud en 2019 d'une rencontre entre deux artistes sud-africains : Master KG et Nomcebo Zikode. Écrite en zoulou (une des onze langues officielles de l'Afrique du Sud), *Jerusalem* est une prière, un appel à se tourner vers le royaume de Dieu dont Jérusalem est la métonymie : « Jerusalem ikhaya lami / Ngilondolozé [...] / Zungangishiyi lana / Ndawo yami ayikho lana » « Jérusalem est ma maison / Protège-moi [...] / Ne me laisse pas ici / Ma place n'est pas ici ». *Jerusalem* invite à un déplacement – ne serait-ce que spirituel – vers la sacralité que cette ville représente. Quant au point de départ du voyage, il n'est pas nommé mais, si l'on se fie au clip, celui-ci pourrait se situer dans un des townships de Johannesburg. Le clip oscille en effet entre deux espaces : une forêt où s'effectuent des rituels et un espace urbain fait d'habitations basses, le plus souvent en brique rouge, peuplé d'enfants, de jeunes et de danseurs de *pantsula* (danse typique des townships noirs sud-africains), parcouru de taxis collectifs et de voitures immatriculés dans le Gauteng, la province de Johannesburg. S'agirait-il alors de quitter Johannesburg pour Jérusalem ? De faire de Johannesburg une nouvelle Jérusalem ? Toujours est-il que, pour cette chanson, le voyage ne s'arrête pas là.

La popularité de *Jerusalem* tient beaucoup au groupe angolais, les Fenomenos Do Semba, qui, quelques mois après sa sortie, se sont filmés en train de danser sur cette chanson, des assiettes pleines à la main. En période de pandémie de Covid-19, cette vidéo paro-

dique est devenue virale et a fait des émules. Ainsi est né le #JerusalemDanceChallenge, dont l'objectif était de reproduire la chorégraphie de la chanson dans toutes les situations et tous les endroits possibles et imaginables. Des soignants en Belgique, des employés d'hôtels aux Émirats arabes unis, des journalistes de TV5 Monde, etc., se sont prêtés à l'exercice. La chanson et sa chorégraphie ont alors fait le tour (de toutes les villes) du monde.

Mais *Jerusalem* n'a pas seulement voyagé par sa chorégraphie. Elle a aussi circulé musicalement. Dès 2020, cette chanson a fait l'objet de deux reprises : une nigériane et une latino-américaine. Dans les deux cas, cette circulation a donné lieu à une reterritorialisation de la chanson, passant par l'ajout de langues locales, le changement du lieu de tournage du clip et la modification du rythme. La version nigériane de *Jerusalem* de Burna Boy, chantée en duo avec l'interprète originale, est particulièrement parlante. Outre l'ajout d'une rythmique caractéristique de l'*afrobeats* (musique pop mélangeant plusieurs genres ouest-africains), toutes les scènes d'extérieur du clip sont filmées dans le centre-ville de Lagos, depuis la terrasse d'un immeuble à grande hauteur caractéristique du *Central Business District*. Hormis le refrain, qu'il reprend en zoulou, Burna Boy chante en anglais, yoruba et pidgin (version simplifiée de l'anglais qui sert de langue véhiculaire au Nigeria). Il raconte à la première personne l'histoire d'un jeune homme d'Ikorodu, ville au nord de Lagos, qui se bat pour s'en sortir : « Struggling to survive [...] / Latl koro si gboro / Latl Ikorodu o » « Luttant pour survivre [...] / De l'obscurité à la reconnaissance / Depuis Ikorodu ». Burna Boy incarne ainsi le parcours de ce jeune homme de la périphérie lagotienne qui finit par accéder à la centralité et à la notoriété. Si Jérusalem est toujours invoquée pour sa vertu protectrice, c'est la centralité lagotienne qui est ici gage de succès.

En dépit de son titre trompeur, *Jerusalem* – dans ses différentes versions – nous parle finalement plus de Johannesburg et de Lagos, que de Jérusalem.

Pauline Guinard





Au bout du lac,  
se trouve la ville qu'on appelle G'neve  
On refait le monde au posca  
On boit de la vodka, une doudoune  
et pas de costard  
Welcome to mon douze  
Le préau en carte postale,  
la drogue se refourgue  
Les petits jouent au foot  
et se prennent pour Drogba  
Les parents faiblissent,  
il y a du cancer et du cognac,  
J'suis rien du barman  
et l'aucheimar du condage  
On fait la maille en vitesse,  
entre clochards et Bentley  
New-ge brof je l'aime demande à Bender

C'est Need for Speed sur les autoroutes, l'essence  
dans le Gatorade,  
crache la fumée par les balustrades  
N'voit pas plus loin que nos esplanades  
Nous on a le moral dans la soule  
alors on se barre à « Lausanne gelée »  
Pale pas les chemins de fers cachés  
les bouts sous les sièges  
Les yeux pleins de cornes, la femme,  
les nerfs et le stress  
Nous on parle mal au thermomètre,  
abrite une tornade sous la veste polaire  
Ma ville ses plaies, ses belles silhouettes,  
ses fantômes dans le tramway  
La drogue et l'train d'vie troublent  
nos caractères man

[Refrain]

Genève ma capitale, mon immeuble,  
un building  
On fait pas partie de la Suisse  
et ça je le sais depuis que je suis petit  
022 mon douze, mec c'est le stress qui règne, je  
crache comme un jet d'eau l'obéd  
fait respirer  
Genève ma capitale, mon immeuble,  
un building  
On fait pas partie de la Suisse  
et ça je le sais depuis que je suis petit  
Je suis la hantise névrotique,  
du carburant dans la vessie,  
on tape dans le système débrouillardise,  
entre avarice et calvitie

Ma ville Genève, ses banques et ses artistes  
méconnus, ses cas sociaux s'associent à la  
jeunesse qu'elle a laissé couler  
Ses péins, elle l'a refilé aux suicidaires,  
ça traîne chez les sans tal's et l'idécarrol  
chez eux c'est elle qui l'a suscité...  
Man ses coins sales elle les a donné aux requérants  
d'asile, et sa côte villa plays aux parents d'enfants  
nazis  
Elle a pourtant essayé d'nous mettre à l'aise  
Mais elle n'a pas empêché qu'les Suisses du coin  
traitent mon pote Kainfr de nègre  
Elle nous a vu naître et pour d'autres grandir  
Pourrait maintenant on vieillit dans la solitude,  
caoué de tout, essoué,  
Ouais seul ça tise

Elle a donné à nos parents le nettoyage comme  
seules études  
Elle mouille quand mes shépés traitent la croix  
blanche sur fond rouge de pute  
Elle a mis mille problèmes dans le même immeuble,  
s'vni moque nous traite de motherfuck  
S'vtonne quand les jainés traitent en pute...  
Man elle dit qu ça sent le roussi pour nous c'est  
râcleroque la polisse est à nos trouses, Genève  
s'moque des malheurs et récits des proches.

[Refrain]

Genève j'en place une pour les équipes  
de tous les quartiers, les vrais types qui  
se relèvent quand ils tombent par terre pour

repartir, ceux qui participent, ceux qui restent, pas  
ceux qui se barrent d'ic), ceux qui savent la victoire  
loin d'être inaccessible  
Marekage Streetz, le rap c'est pas du casse-pipe, il  
me faut du taf bitch et ça tu l'entend dans chaque  
titre  
Dans nos sales streets man on a les keufs comme  
arbitre  
Il y a des tas de connerds, mais je l'aime,  
car c'est ma ville

Je viens de Genève et d'ses petites ruelles  
là ou il y a plus de puçelles  
J'tise le sky à cul-sec  
Emmerde les keufs à coup sur  
La ville des banques et des travelos  
Welcome, moi ja grogne, et ouais j'touvre ça se  
cogne pour walhou...

Le cuir gelé sous ma veste en cuir je pése mes  
corones,  
claque le colonel même les petits tissent de la  
Corona  
Je traîne avec des corrompus, j'suis dans mon  
cocot fille  
Sur le Coran frère ça pue la fiffe de Colombie

[Refrain]

Les huissiers ont leur logique, dans les  
appartements actuels il n'y a pas grand-chose à  
prendre, les meubles sont revendus. Ils se servent  
donc sur les revenus. Le principe est simple, on  
vous laisse un minimum vital, ce qui paye la  
nourriture et le logement, on tient compte encore  
de certaines dépenses comme la caisse maladie. Le  
reste est saisi tous les mois sur votre salaire.



Paroles et musique: Marekage Streetz

Paroles retranscrites avec l'aide de A's,  
membre du groupe.





## Genève Marekage streetz 2007

Les chansons sur Genève, ça ne court pas les rues. Probablement la faute de cette ville «au bout du lac, (...) qu'on appelle G'nève», et qui n'aurait rien de mieux à offrir que son horloge fleurie et son jet d'eau. Elle a du mal à s'imposer sur la carte de l'imaginaire; elle ne sait pas faire de tubes. Pas même avec Marie Laforêt (*Genève... ou bien ?*, 1993), qui chante une ville bourgeoise et endormie, qui ne fait pas d' bruit. On est à vingt mille lieux sous le lac de Genève des Marekage Streetz qui refont «le monde au posca», les célèbres marqueurs indissociables de l'art de rue et de la culture hip-hop. Les rappers genevois sont plus bruyants, plus vivants, nettement moins sages: «on boit de la vodka, une doudoune et pas de costard / Welcome to mon douze». Ils ne viennent pas de la forêt, mais du marécage qui bordait Genève avant de devenir un quartier populaire: Plainpalais.

Genève est un hymne pour les habitants du quartier. «Genève ma capitale, mon immeuble, mon building» rappent-ils sur une voix pitchée en boucle qui laisse un goût amer: «on fait pas partie de la Suisse et ça je le sais depuis que je suis petit». Genève est d'ailleurs dans le pays une ville à part. Au bout du lac, elle vote rarement comme le reste du pays, souvent conservateur et se plaît à lui tourner le dos quand ça l'arrange. La Suisse est connue pour être une terre d'immigration, et Genève son centre multiculturel. La légende dit que les étrangers sont bien accueillis dans la ville, qu'il y fait bon vivre. L'expérience des immigrés pure souche du Marekage Streetz en va autrement: «elle a pourtant essayé d'nous mettre à l'aise / Mais elle n'a pas empêché qu'les Suisses du coin traitent mon pote Kainfr de nègre». Fin de la légende?

C'est dans leur Genève que les Marekage Streetz nous emmènent. Celle du «préau en carte postale, (où) la drogue se refourque (et où) les petits jouent au foot et se prennent pour Drogba». Ils chantent leur amour (presque) inconditionnel pour leur ville. Malgré ses

inégalités: «Man ses coins sales elle les a donnés aux requérants d'asile, et sa côté villa playa aux parents d'enfants nazis». Malgré ses paradoxes: «Genève, ses banques et ses artistes méconnus». Genève est la ville qui dépense le plus pour la culture en Suisse: 312 millions en 2019, qui ne semblent pas suffire à faire connaître ses artistes. Autre paradoxe: Genève serait «la ville des banques et des travelos». Comme si les deux étaient incompatibles. On repassera plus tard pour le LGBT compatible.

Tout comme moi et ma bande à l'époque quand on avait «le moral dans la soute», les Marekage Streetz se «barre(nt) à Lausanne gèles». 60 km séparent Genève de Lausanne, ville de nuit, ville de fête, où l'on pensait briller comme à Los Angeles. On prend la voiture: «C'est Need for Speed sur les autoroutes, l'essence dans le Gatorade, crache la fumée par les balustrades / n'voit pas plus loin que nos esplanades». C'est malin.

Je n'ai pas grandi avec cette chanson. Je n'habitais pas le Genève «d'ses petites ruelles là où il y a plus de pucelles»... Mais le quartier bourgeois où mes parents étaient concierges. Je partage cela avec les rappers du marécage: «(Genève) a donné à nos parents le nettoyage comme seules études...».

J'adore pourtant Genève, la ville comme la chanson. Je la chante avec ma bande d'anciens squatteurs et nos enfants. Ils écouteront peut-être Genève, mais plutôt la version de Kenzy sortie en 2021. Produit de son temps, les paroles y sont chantées et moins rappées, le tout est plus électronique et invite à danser. Le style est différent, comme pour mieux contraster avec une Genève où rien ne semble avoir bougé depuis 2007: «Ils ont mis mille problèmes dans le même immeuble, j'viens du Genève sans Patek Philippe ni Rolex».

Rien ne bouge à Genève!? C'est ce qu'on entend souvent par ici. C'est presque un tube dans le coin. Pas le mien.

Raphaël Pieroni

